

### CHAPITRE III

#### Les Méthodes de la Sociologie

Après avoir reconnu que la délimitation de son domaine est indispensable pour faire de la sociologie une science agissante, nous devons maintenant étudier ses méthodes d'investigation. Le champ qui lui a été assigné est tel que des causes complexes s'y donnent libre carrière. Les phénomènes généraux de la société que doit classifier et expliquer la sociologie ont été décrits comme élémentaires ; mais, comme beaucoup de phénomènes élémentaires, ils ne doivent être ni analysés ni compris sans l'aide des méthodes les plus effectives dont puisse disposer la science.

En parlant du but de la sociologie, en délimitant son domaine, nous avons déjà parlé de sa méthode, parce que le sûreté de la méthode est essentielle à la constitution d'une science nouvelle et parce que les méthodes, tout autant que l'objet, différencient les sciences entre elles.

Cette discussion accidentelle n'est pourtant pas suffisante et le sujet n'a pas reçu les élucidations que requiert son importance. Avant que la sociologie puisse être affranchie de l'injurieuse méconnaissance de son caractère qui a entravé son développement, sa méthode doit être examinée et, s'il est possible, systématiquement formulée.

Les chapitres que consacre Mill à la logique des sciences morales resteront la base solide de la méthode sociologique ; mais il y a lieu de craindre qu'ils ne s'imposent pas

à tous les théoriciens sociologues, et les derniers développements de l'esprit scientifique ont rendu nécessaires quelques légères additions. Nous devons, par suite, considérer les méthodes de la sociologie à deux points de vue ; d'abord, sous celui de leur validité et de leur usage comme moyens de recherche et d'explication ; ensuite, sous celui de leur accord ou de leur désaccord avec les conditions et les habitudes qui prévalent maintenant dans le travail scientifique.

J'ai caractérisé d'une façon générale la méthode de la sociologie en montrant cette science comme concrète, descriptive, historique et explicative. Une science concrète emploie toutes les méthodes : l'observation et la rétrospection, la classification et la généralisation, l'induction et la déduction. En négliger une, c'est détruire une certitude et rendre inutile l'emploi de toutes les autres. Sa longue controverse, qui a occupé une génération sur le mérite relatif des méthodes historiques et *a priori* dans les sciences sociales, mérite d'être jointe à la liste de Hood des négations qui feraient un monde dans lequel aucune route n'aurait d'issue. L'histoire sans la déduction est le chaos. La déduction sans la vérification est, sans nul doute, la « lumière qui n'a jamais été ni sur terre ni sur mer ».

Néanmoins, quand une combinaison de méthodes est employée dans une science quelconque, une d'elles doit avoir la prééminence, un ordre de précellence doit se trouver mieux adapté que les autres, et devenir lui-même une part importante de toute la méthode de la science. Soit qu'il soit plus avantageux de procéder en général par déduction directe et de rechercher la vérification dans l'expérience spécifique, ou de procéder par la généralisation des faits observés et ensuite de vérifier par la déduction d'un principe et la concordance ultérieure avec l'expérience : l'une et l'autre de ces combinaisons sont ce que Mill appelle la forme déductive de la méthode inductive,

ou ce que Jevons nomme la méthode complète d'une vraie science.

L'expérience a pleinement démontré que la déduction confirmée par l'observation, ou la méthode déductive directe, est l'ordre général légitime dans les sciences abstraites et que la généralisation interprétée par la déduction, ou la méthode indirecte déductive de la nomenclature de Mill, est celui des sciences concrètes. Donc, comme science concrète, la sociologie, comme la biologie et la psychologie, doit d'ordinaire commencer ses investigations par l'observation et les terminer par la confirmation déductive et l'interprétation. Dans ses résultats, la description et l'histoire seront en avance sur l'explication.

Aucune méprise ne serait pire que celle qui ferait attribuer une précision étroite à cette règle générale. La seule règle stricte est que, dans toute investigation de n'importe quelle science, la déduction et l'expérience soient combinées, dans un ordre ou dans l'autre. En dehors de ce principe et de l'attention au choix de l'ordre le plus avantageux, il n'y a pas de règles fixes. A toute étape donnée, il peut être plus facile de procéder par déduction indirecte dans une science abstraite ou par déduction directe dans une science concrète; dans l'une et dans l'autre, nous pouvons aller tantôt de la cause à l'effet, tantôt de l'effet à la cause. De plus, on trouve que chacun des procédés, si on l'analyse, contient l'autre. Non seulement nous ne sommes pas tenus d'exclure la déduction du procédé préliminaire d'observation, ou l'observation de l'interprétation finale, mais nous ne le pourrions pas. Même dans les affaires de la vie quotidienne, nous guidons d'ordinaire l'observation par la simple déduction de principes familiers. Dans l'usage plus judicieux que fait de ces déductions l'homme d'habitudes scientifiques, réside toute la différence entre son observation raisonnée et l'observation irréfléchie dessous. En renversant le procédé, le penseur abstrait trouve son chemin à travers les laby-

rinthes du raisonnement déductif au moyen des repères que l'observation fournit à son esprit. Il ne peut s'isoler entièrement du monde de la perception et la grande différence entre l'esprit pénétrant et lucide qui « pense juste » et l'esprit fantastique du visionnaire est une différence de sensibilité dans la conduite de l'observation. Notre règle générale de méthode sociologique, donc, ne peut signifier autre chose que : les investigations dans lesquelles la déduction joue le moindre rôle doivent précéder celles dans lesquelles elle a le plus d'importance.

Cette règle ne donne pas seulement à la description et à l'histoire l'antériorité sur l'explication. Elle l'assure à la description sur l'histoire, à l'étude de la coexistence des phénomènes sociaux sur celle des séries. La rétrospection, méthode de l'histoire, est un procédé plus complexe que l'observation, méthode de la description. Elle présuppose l'observation et fait de la déduction un usage plus libre. Elle peut être considérée comme une imagination critique de choses disparues, basée sur une observation systématique des signes ou effets de ces choses qui ont persisté jusqu'aux temps actuels. Elle implique trois procédés dont aucun n'est simple. D'abord, il doit y avoir l'observation critique des signes existants. Puis, une observation extensive des phénomènes, dans lesquels les signes sont actuellement associés à des choses existantes ou avec des causes encore agissantes; enfin, une probabilité grande que ces signes et ces choses avaient cette signification, et que ces causes étaient associées de semblable façon dans les temps écoulés. Les historiens ont rarement analysé leurs méthodes. Peu d'entre eux, on doit le craindre, ont vu que la rétrospection est une méthode soumise à des règles destructives. Même l'étude moderne de la critique historique a à peine dépassé un examen du premier degré des recherches, celui, précisément, de l'observation critique des signes existants ou des effets des choses passées. On a accordé peu d'attention aux procédés de raisonnement

qui doivent compléter tout travail préliminaire de ce genre.

La règle générale de la méthode en sociologie fournit-elle, pour la division strictement théorique de la science, un ordre de procédure correspondant à la division en parties historique et descriptive ? Est-il nécessaire ou utile d'expliquer les coexistences de phénomènes sociaux avant de tâcher d'expliquer les séries, comme il l'est de faire que la description précède l'histoire ? Une réponse affirmative semble résulter de la division traditionnelle de la sociologie en statique et dynamique sociales. Mais Comte, nous l'avons vu, a employé ces termes au hasard. La statique sociale n'était guère que la description ; la dynamique sociale ne différait guère de l'histoire. N'ayant fait aucun essai systématique pour séparer l'analyse des causes sociales de la description et de l'histoire des effets, il a naturellement peu fait pour l'étude des causes. Si la saine méthode veut que nous connaissions les effets concrets avant d'essayer l'analyse abstraite des causes, la question actuelle n'est pas celle à laquelle nous avons répondu, si nous devons décrire les activités existantes et les rapports sociaux avant de déterminer dans quel ordre concret les changements sociaux se sont succédé dans le passé ; il faut savoir si nous devons formuler les lois abstraites de l'équilibre des forces sociales, avant de formuler les lois abstraites suivant lesquelles un système donné de forces sociales d'une amplitude donnée doit nécessairement produire des changements sociaux donnés et des taux donnés de changements.

L'énoncé de cette question suffit à montrer avec quelle absurdité ont été employés les mots « statique sociale » et « dynamique sociale » par ceux qui ont confondu la statique sociale avec une simple analyse descriptive de l'état social et la dynamique sociale avec l'histoire du progrès. Les termes techniques de la physique n'ont aucune signification rationnelle en sociologie, lorsqu'ils sont employés

ailleurs que dans l'interprétation physique de la causation sociale.

Même ainsi restreints, les termes que nous examinons sont employés de façon à révéler de profondes erreurs. Une des plus subtiles et des plus décevantes, celle qui confond la statique sociale avec un exposé de la structure sociale et la dynamique sociale avec une étude des fonctions sociales, a été nettement exposée par M. Ward. Les fonctions sont normalement en équilibre et chacune, aussi longtemps qu'elle ne subit pas de modifications, est un phénomène statique. En fait, c'est l'équilibre des fonctions qui maintient la stabilité de structure. Nous n'avons des phénomènes non statiques, soit dans le monde inorganique soit dans la société, que lorsque la fonction est modifiée ou la structure transformée. En biologie, l'anatomie et la physiologie sont des études statiques tant qu'elles étudient les structures et les fonctions permanentes. Elles ne sortent de la statique qu'en étudiant les phénomènes de variation et de transformation.

Cette critique en amène une autre. Il est inconcevable d'employer encore l'expression de dynamique, dans un sens où la physique l'a abandonnée. Pourquoi concevons-nous si naturellement la fonction comme un phénomène dynamique ? Parce que, en réalité, elle est dynamique, quoique statique, et n'est pas cinétique. Nous ne voyons la force qu'à travers le mouvement, ou la résistance au mouvement. Nous n'apercevons les lois de l'équilibre qu'à travers les lois du mouvement. L'étude entière des forces, par suite, qu'on les conçoive comme équilibrées ou comme engendrant le mouvement, est, en dernier ressort, une étude du mouvement. Elle est la dynamique, aussi bien dans l'acception secondaire que dans le sens primitif du mot. La dynamique a les mêmes franchises que la physique et n'est pas une section de celle-ci. Elle comprend toutes les études des mouvements et des résistances. La statique est une division de la dynamique. Elle comprend les études du

mouvement et des résistances qui ne changent ni en intensité, ni en direction, et par conséquent toutes celles des fonctions et des structures permanentes. L'autre division de la dynamique, c'est la cinématique. Elle étudie les mouvements qui varient en intensité ou en direction et les modifications, variations, transformations de fonction ou de structure. Si nous avons forcément deux divisions de la physique sociale, nous devons les désigner par des termes qui aient quelque justification dans l'acception et l'usage. Nous ne devons pas dire « dynamique sociale » quand nous songeons « cinématique sociale ».

Mais avons-nous besoin de diviser ainsi le sujet? Examinons-le de plus près. La cinématique comprend trois sortes de problèmes. Dans l'une d'elles, nous étudions le mouvement d'une particule. En une autre, le mouvement d'un corps rigide. Dans la troisième, les mouvements d'un système variable de points et de corps sujets à la fois à l'action de forces internes et externes. Le système solaire, par exemple, est un système variable, dans lequel les attractions mutuelles du soleil, des planètes et des satellites sont les forces internes et sur lequel les attractions des étoiles fixes agissent comme forces externes. Il est évident que les problèmes cinématiques de cette classe sont les plus compliqués qui puissent être imaginés.

Un système variable dans lequel les forces internes restent en équilibre approximatif, mais sur lequel les forces externes agissent de façon à empêcher l'équilibre interne d'arriver à la perfection, est appelé équilibre mouvant. Tous les agrégats de matière en évolution, comme l'a démontré M. Spencer, sont des équilibres mouvants. Les exemples les plus complexes se trouvent dans les organismes vivants et dans les sociétés. L'interprétation physique d'un organisme ou d'une société est la solution d'un problème de stato-cinématique d'un système variable.

Quand toutes les conséquences de cette vérité auront été montrées, nous aurons une réponse à notre question.

L'impossibilité de traiter les problèmes les plus compliqués de la dynamique avant que leurs éléments n'aient été élucidés, oblige le chercheur à étudier de nombreux cas de mouvement continu avant d'essayer d'expliquer le cas du mouvement variable. Les principes statiques de toute science concrète, de l'astronomie ou de la géologie, de la biologie ou de la sociologie, sont toujours développés avant ces principes cinématiques, comme la description précède l'histoire. Ce n'est pas par hasard que la biologie statique de Cuvier a précédé la biologie cinématique de Lamarck et de Darwin.

Mais certainement, il n'est pas nécessaire ici de grouper toutes les recherches statiques d'une science évolutionnelle, de les suivre systématiquement et complètement avant d'aborder aucun des problèmes de cinématique, et de s'exposer ainsi à laisser la théorie, dans sa forme finale, divisée en deux parts distinctes. Ce serait rendre vaine toute espérance de résoudre les problèmes les plus caractéristiques de cette science, problèmes qui ne sont ni simplement statiques, ni simplement cinématiques, mais stato-cinématiques. Ce serait couper court à toute tentative sérieuse d'expliquer le seul équilibre que nous devons surtout comprendre parce qu'il est la résultante finale de toutes les forces et, précisément, entre les tendances statiques d'un côté et les tendances cinématiques de l'autre. Par commodité ou par nécessité, nous pouvons à un stade quelconque de nos recherches séparer la statique de la dynamique, mais cette séparation n'est qu'un moyen tendant à un but. Ce but, c'est la synthèse des principes statiques et dynamiques. Jusqu'à ce que cette synthèse soit achevée, la théorie dynamique de n'importe quelle science concrète des phénomènes d'évolution reste incomplète.

La conclusion d'ensemble, par conséquent, semble être que pendant que les investigations des phénomènes statiques de la société doivent, dans une certaine mesure, précéder les études de phénomènes cinématiques, une

certaine dose d'observation doit venir avant la rétrospection. La théorie sociologique, dans sa forme finale, ne peut pas être scindée en statique et cinématique sociale.

Après avoir ainsi posé les règles qui doivent régir la division et l'ordre des recherches sociologiques, il reste à examiner celles qui doivent gouverner les divers procédés de recherches. Il est inutile d'insister sur l'observation et la rétrospection, mais l'attention critique doit se porter sur les méthodes de classification, de généralisation et de déduction.

Un travail très important en sociologie a été rendu infructueux par des classifications erronées qui ont reproduit les méprises qui dominaient en histoire naturelle avant que la doctrine de la descendance avec variation n'eût corrigé la conception antérieure des groupes naturels. Quoique cette doctrine soit devenue une part essentielle de la pensée scientifique, presque toutes les classifications sociologiques semblent ignorer, en quelque point, les principes du développement. Nous pouvons citer deux formes différentes de cette erreur.

Un grand nombre d'habitudes sociales sont communes aux animaux et aux hommes. Beaucoup de coutumes, de lois et d'institutions sont communes aux tribus sauvages et aux communautés civiles. Certaines catégories sociologiques sont assez larges pour englober le cannibale et l'homme élégant, d'autres pour réunir le sage et le fou. Il est cependant notoire que la philologie et l'ethnologie ont dû batailler pendant des années contre la facilité dangereuse avec laquelle on a généralisé de trop inclusives classifications. L'économie historique a été une protestation contre les classifications qui confondaient la rente coutumière avec la rente de Ricardo. La jurisprudence historique a rendu le plus grand service à la science par sa critique de groupements comme celui qui confondait la responsabilité légale de l'Anglais et de l'Américain, basée sur l'utilité sociale, et celle du Saxon ou du Romain pri-

mitif, fondée sur le simple dessein de modifier les vengeances directes. Dans tous ces groupements hétérogènes, l'erreur consiste dans l'omission d'une séparation entre ces caractéristiques d'un phénomène qui apparaît seulement à un certain degré d'évolution et celles communes à tous les degrés. La responsabilité, par exemple, se trouve dans toutes les communautés, et tous les modes de responsabilité peuvent être réunis dans une seule classe pour les comparer avec des phénomènes également généraux; mais la responsabilité des périodes primitives ou récentes ne peut être opposée pour la comparaison à des phénomènes qui ne coïncident qu'avec la forme récente de la responsabilité. La famille, en un certain sens de ce mot, se trouve aussi bien dans les sociétés animales que dans les sociétés humaines. Les familles humaines et animales font une classe qui peut se comparer aux autres phénomènes communs aux communautés humaines et animales. Cependant, si l'organisation de la famille est mise en parallèle avec des phénomènes qui n'ont lieu qu'après que les rapports de famille se sont dessinés, qu'ils ont été institués et sanctionnés par l'esprit social, les familles humaines doivent être classifiées à part. Le clan est fondé sur les tribus qui se sont développées par le matronymat, et persiste, dans une forme modifiée, dans des sociétés qui ont commencé à évoluer par le patronymat. Pour étudier les phases universelles de l'organisation par tribu, les deux types du clan peuvent être réunis en une seule classe; pour étudier les phases spéciales qui ont la dernière origine, on doit exclure le clan associé au matronymat.

Une seconde forme sous laquelle apparaît l'erreur caractéristique des classifications sociologiques est celle de l'analogie biologique si rebattue. L'essai de M. Spencer sur l'organisme social a fait une impression durable. Actuellement, la plus grande part de la littérature sociologique est écrite dans le style d'une nomenclature biologique. Dans les atlas de la sociologie descriptive de M. Spencer,